

# JE

[BENOIT SCHWARTZ]

COLONIES PÉNITENTIAIRES DE BELLE-ÎLE-EN-MER,  
METTRAY, EYSSES, ANIANE...

Jusqu'en 1950, leur réputation est telle qu'on les appelle  
des bagnes pour enfants. Aujourd'hui, en France, l'amnésie  
est collective.

27 août 1934. Belle-île-en-Mer. Les enfants s'évadent... La  
brèche ! Iliens, vacanciers participent à la traque pour une  
prime de 20 francs...

*« Écrire du corps en fuite. Courir vers  
les falaises. Écrire la respiration  
heurtée, le silence, la menace, la folie...  
Les mots sont chair à vif,  
ils cherchent l'issue.  
Il faut que l'on sente ce souffle  
Que l'on sorte de ce texte  
comme d'une longue apnée  
que l'on respire enfin à l'air... Libre ! »*

## 1. CARTE POSTALE - LÉGENDE

Belle-île-en-mer...

Les falaises, la grotte de l'Apothicaiererie, Sauzon, le Palais...

La femme nue sur son cheval blanc, fantôme, sorcière, apparition.

La vague qui ramène toujours la même eau.

La nuit répète...

Une femme, sur l'île, nue, un cheval blanc. Superbe !

Quand la lune emplit l'air sec, un voile bleuté, elle traverse les landes.

Grands cheveux souples et dansant sur croupe légère, seins fermes et pleins, soulevés, bondir offerts sur brume rosée des bruyères.

Cuisses jeunes et musclées fondues sur crin et doigts fins glissant griffant.

Oreilles frissonnantes de l'étalon immaculé...

Elle est transparence des elfes et force silence.

Lumière d'étoile

L'infini persan...

Les vieux racontent encore cette histoire.

Les touristes se laissent bercer.

Les vacances portent à l'innocence.

On aime avoir mis le pied au pays des légendes, fussent-elles en toc.

## 2. EMPRISONNÉ

Belle-île-en-Mer, les falaises, la grotte de l'Apothicaiererie, Sauzon, Le Palais, la Citadelle, la colonie, les baraquements, la verrue.

Cagesgrillage Litpotdechambrecoverture Matriculesurlaporte.

Pourquoi ? Pourquoi là dans verrue ? Pour avoir voulu à la lie Luxure, avoir dévoré rires, léché peaux, griffé livres ?

Pourquoi ? Pourquoi là dans verrue ? Pour avoir volé fruits juteux à l'étal indécent et secoué Foison d'or pour en fourrer Froc ?

Pourquoi ?

Pour avoir volé tôle sur toit des aveugles ? Pour avoir désespéré monde obscène ?

Pourquoi ? Pourquoi là dans verrue ? Parce que sont toujours là les naufrageurs ? Sont eux les plaisirs interdits dans d'autres poches ? Les vélos étrangers, les asphyxies de contrebande ?

Pour eux vendu « pas à moi », pour eux croqué craché cent pommes jetées gâchis. Pour eux croqué craché cent pommes jetées gâchis...

Pour eux volé, volé volé volé de mes ailes voilées, volées violées. Voler de mes ailes voilées. Violier de mes ailes.

*Pour eux voler, voler voler voler de mes ailes voilées*

*Voler violés*

*Valer voler voler...*

Sous le crâne, sous la tôle, vivre sous couvercle, vide, extirpé rêve. Sous le crâne, sous la tôle, opéré dans cerveau à l'ablation

Et là, même plus rancœur, que soif, tout le temps soif.

Et JE n'est rien JE n'est plus JE s'est tu JE est mort.

JE n'est rien JE n'est plus JE s'est tu JE est mort.

JE n'est rien JE n'est plus JE s'est tu JE est mort.

Pourquoi ? Pourquoi JE n'est plus que dans les rêves ?

### 3. L'ÉMEUTE GRONDE. LA BRÈCHE !

Un matin.

Sang était de lave.

Lune peut-être

Ou coups de la veille, sais pas.

Ou cette infâme bouillasse qu'estomac fidèle muait en arme acide.

Ce fromage mordu avant soupe

Et pas un coin de peau sans marque où reposer sommeil.

Un matin.

Les yeux brûlaient tant qu'à les regarder seulement

Barreaux fondaient, portes fendaient.

Éclats dents de verre à tout mordre.

La rage à cru.

Si puissants muscles qu'en briser murs de n'importe quelle prison.

C'est ce qu'avons fait.

Fait provision tourbe sous ongles.

Pressé tempe sur nudité de l'herbe.

Poussé pierres à l'éclatement.

La brèche...

Suis sorti

Avec autres devant autres.

Suis sorti

Au matin la nuit encore.

Dehors la nuit encore.

#### 4. LA FUITE

Marché, puis couru sans voir.

Ecrasés sirènes sur oreilles qui criaient sans issue.

Mais que leurs cuirs, que leur haleine, pieds sont plus durs, souffle plus puissant.

Derrière, levée de faux, rumeur en vague sous pieds, murmures en canons dans tête.

Le matin gronde.

La course libre vers le vide.

De tous côtés la mer, gémississements d'herbe et brûlure d'air.

Derrière la citadelle, il y a des courants d'air dans la verrue, le bague est creux, la liberté est en crue, la colonie en tas de ruines.

En haut du palais il n'y a pas de roi il y a *des colons*.

En haut du palais il n'y a pas de reine il y a une prison.

L'air se souvient. Air empli de mémoire.

Plus jamais, champ n'oubliera la légèreté de l'enfant qui s'enfuit.

Ni la nuit, ni les cris, ni la mer n'arrêteront ce rire dans le ventre comme un éclatement.

*« Attends Écoute Sois lézard Fonds-toi sur la roche Écoute encore le bruit de l'air  
Sous le crâne couvercle ouvert écoute l'air écoute »*

Silencieux, les petits rires nerveux pleins de larmes se dispersent sous les pas  
Précipités des autres, chacun choisit un chemin au hasard désespérant.

*« Cours maintenant cours. Cours pour être le dernier »*

Il n'y a que des impasses sur l'île, mais que c'est bon de courir...

Loin déjà les marches du palais. Loin, loin derrière.

La lande est vierge de rumeur.

Les champs du labeur sont les mêmes et pourtant,

Aujourd'hui

Les insectes y hurlent sans retenue.

Les pieds fouettent la terre.  
L'air chasse la boue sous les ongles.  
Les yeux ne se posent plus.  
Ils sont loin, loin devant.  
Soleil rouge.  
Il fera beau demain.

## **5. LA VEILLE**

Le soir. La nuit qui revient.  
La roche, un lit, comme un oiseau, confortable.  
Pas faim.  
De toute la journée, pas faim.  
Dans la bouche tuméfiée, le goût du fromage et du sang.  
Non pas faim. Que soif, tout le temps soif.

Longtemps guetté la nuit, fixé lune aveuglante.  
La veilleuse se couche. La peau remplace l'œil.  
Dans la nuit, les épées sont partout. Respirer à peine.  
L'herbe, les buissons, ombres assassines, immobile à l'asphyxie...

Puis sommeil malgré tout.  
Les rêves par sanglots vagues.  
Les rêves...  
Et JE qui revient.

## 6. LE SOMMEIL /LE RÊVE

JE voudrait croire aussi à la Fée des Ajoncs dont le parfum sucre l'hiver.  
Femme nue étalon blanc superbe !  
JE veut croire aussi aux âmes des noyés qui s'emparaient sur la roche aux feux  
des naufrageurs.  
Elles tendent les bras à l'écume des crêtes.  
On dit que si vous entendez leurs plaintes elles peuvent vous porter aux som-  
mets des vagues.  
JE les entend, elles le porteront, elles l'emmèneront jusqu'à Quiberon.  
JE...  
JE grimpe léger, aux mâts de « la ville du Palais », le bateau dans la cour.  
Un pied posé sur la pointe du mât.  
Les bras levés au ciel, JE regarde la mer.  
JE est l'ange de la Bastille et JE rit.  
En bas, les hurlements des cons sont comme des bulles dans la soupe.  
Et le gros qui brandit son sexe en bavant.  
JE rit, inaccessible, son pied ne touche plus le mât,  
JE flotte au-dessus de la cour et l'air le prend.  
Rien, plus rien ne peut l'atteindre....

Plusieurs fois, déjà, ce rêve dans Placard, semaines durant, quand gros avait  
fourré son sexe et que dents avaient mordu.  
« Ne pas mourir », aux tréfonds du caillou, ne pensait qu'à ça « ne pas mourir  
pour mordre encore », écrit sur Mur dans Nuit <PA MURIR>

Mourir ? Dormir ?  
Et JE qui revient...

## 7. CAUCHEMAR 1

La maison est en bois noir, au milieu passe le canal profond, une vieille barque, les écrevisses y font leurs mues.

Je suis assis et les regarde, ces têtes vides, ces armes pincées en coquilles frêles.

Je suis assis les pieds ballants au-dessus de l'eau noire.

La peau me brûle, mon visage se craquelle.

Un peu de sang suinte dans les fentes.

Du bout des doigts, doucement, j'arrache des lambeaux.

Ma face désagrège.

J'ai dans les mains le parchemin de ma bouche, de mes yeux, une fine crêpe dentelée qui me laisse à nu, à vif.

J'ouvre les mains, il neige ma peau et les écrevisses m'emportent.

Je me laisse sombrer et sors du canal, c'est une eau calme et bleue, un archipel, des barques, des femmes qui m'appellent, me connaissent, me sourient.

J'ai beau nager, je n'atteins rien.

Ma face saigne.

Sans doute je me noie.

Sans doute, elles me sourient.

Et puis il y a cette foule grouillante serrée flot liquide de haine et moi ballotté dessus flasque comme un poisson crevé sur un agglomérat de crabes même pas bouffé inutile.

Et je me vois mollement pourrir.

Et puis la foule devient fleuve et je dérive passe les cascades les précipices comme un bois mort et puis la mer.

Et puis très loin mon ventre est chaud sur le sable d'une île.

Encore une île encore la beauté. `

Tout y est doux et JE se voit échoué devant...

Il n'y aurait qu'à se réveiller

Prendre ses fruits que les arbres lui tendent

Boire l'eau fraîche aux calices des feuilles

Il n'y aurait qu'à vivre

Mais JE n'y arrive pas.

JE n'y arrive pas.

Je perds.

Je se perds.

Je se lève pour danser ?

## 8. CAUCHEMAR 2

Sommeil secoué roche à flanc il remugle nausée plein la gerbe l'essoufflement du « bal ».

En furie le cœur à battre du sang en baratte un doigt crémeux moussant dans la gorge.

Le « bal » Le « bal » comme dirait « pince » ou « corde » ou « scie ».

On dit « bal » os craquent muscles crampent dents éclatent.

« Le bal »

Acide aux plaies

Rêves charrues

JE... JE... JE court.

Je cours sur cette piste folle de trois mètres carrés au-dessus du parquet vertige.

Il y a les autres derrière, autres danseurs, 6, 8, 10, 20.

Le front collé au dos, une chenille au galop qui tourne qui tourne qui tourne.

Les matons n'ont pas que des bâtons, ce sont des lanières, des rires, le café bouillant dans les tasses, les pics à glace aux chevilles, les trousseaux de clés à la figure, les coups de galoches chaque fois que mon pied dérape.

Ne pas dépasser, garder la corde, ne pas m'arrêter, ne pas m'arrêter, même pour vomir ne pas m'arrêter.

Les matons bleus à étoiles rouges sont deux, ils semblent quatre, mille, des milliers d'étoiles rouges.

Le bal est bain de sueur, six heures déjà que ça tourne, que ça bouillonne, que ça fume.

Le sang, la gerbe sous les pieds, rend la piste glissante.

Regarder le sol, même si le fouet s'abat, les galoches, ne pas lever la tête.

Le fouet s'abat,

JE lève la tête.

Le monde tourne.

et JE... s'écroule... plus bas sur le parquet aux pieds des matons bleus.

JE n'a plus la force de se relever d'obéir une dernière fois pour qu'on le laisse au cachot tranquille.

JE laisse hurler les mains pleuvoir les clefs les poings les étoiles rouges.

JE n'entend plus.

JE sent sous lui le liquide chaud et puis le vide enfin...

Calme surdité.

Enfin JE dort yeux grands ouverts exsangue.

Tout est pétrifié le gros les autres les oiseaux même au-dessus de la cour figés  
dans leur vol.

Seul son ventre respire calmement.

La seule lumière est son sourire.

Ils ne peuvent plus rien contre ça.

## 9. LE RÉVEIL

Matin. Pas faim. Toujours ce goût de fromage pas digéré. Estomac démissionne. Croqué dans fromage avant soupe. Croqué jeté gâchis et rouge maton cul de singe crie « au bain chaud le bal à en crever ». Gueule écrasée sur piste et planche en bas et sang : *un goût de savon ça avait.*

Non pas faim.

Soif tout le temps soif.

Derrière Roche bruit de pas ? Pas bouger. Poumons sur lèvres. Sans bruit prendre air petites gorgées bouche entrouverte langue sèche va tomber.

Yeux ouverts ne voient plus. Attendre violence sur nuque mains doigts vont broyer crâne. Et cris et insultes...

Mais rien. Le pas s'est tu.

Puis un souffle de bête comme un soupir.

Sois lézard fondu sur la roche

Treillis réglementaire.

Regard hissé dans la fente.

Vu ! Vu la légende « Femme nue Étalon blanc Superbe ! »

Vu ! Vu la légende labourer la tourbe sous les yeux

Étalon blanc ? Non !

Cheval gris.

Femme nue vieille et folle qui hurle sur la bête.

La mule qui refuse d'avancer.

Les chairs des deux vieilles se confondent boursoufflées.

Brouillard tiédasse odeur de bête rance sueur.

Vu ! Vu la légende décomposée.

Vieille peau.

La brèche !

Le souffle de la verrue a tout enlaidi.

## 10. GRAND GUIGNOL : LA TRAQUE

Belle-île-en-Mer les falaises la grotte de l'Apothicaiererie Sauzon Le Palais la Citadelle

Les légendes ont la peau dure

La réalité s'y brise

Il y aura toujours sur les plateaux l'elfe nu au cheval blanc

Qu'importe

Qu'importe la légende

La rumeur reprend lointaine la mule se cabre et la vieille peau de légende s'effondre

Vu le regard de la vieille qui disait « C'est maintenant ! »

Où aller ? Où fuir ? Où se cacher ?

C'EST MAINTENANT

Petit poucet ne peut plus rentrer

Cailloux blancs jetés à la face des matons

Ce sera le bal pour l'éternité

Où sont-ils les autres... ?

Racaille semée le long du chemin évanouie dévorée par des nués d'angoisses cachée dans des trous seule les poings serrés prête à mordre

Dans son sang la violence inexpugnable

Rage des perdus non discernants

Sous leur peau, le gène délinquant

C'EST MAINTENANT

Depuis longtemps je ne suis plus un enfant et pourtant j'ai peur

Courir courir comme au « bal » comme sur la piste folle mais droit devant

Bondir sur ce rêve de cheval et s'envoler

Prendre le large en habit de mouette ou ce voilier là-bas qui avance immobile sur la mort froide

« C'est maintenant ! » parole de vieille « demain il sera trop tard. »

La rumeur se fait cri  
Les bonnes consciences s'emparent des mauvaises causes  
20 Francs 20 Francs La liberté est à vendre 20 Francs  
Ce doit être beaucoup puisqu'ils sont si nombreux

C'EST MAINTENANT

*Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !  
C'est la meute des honnêtes gens  
Qui fait la chasse à l'enfant  
Maintenant il s'est sauvé  
Et comme une bête traquée  
Il galope dans la nuit  
Et tous galopent après lui  
Les gendarmes les touristes les rentiers les artistes<sup>1</sup>*

1. Extrait de La chasse à l'enfant de J. Prévert

C'EST MAINTENANT

S'enfuir  
Ne pas rendre les coups donnés *Ils sont à moi, cela, du moins est à moi !*  
La vessie ballote elle est pleine c'est bon  
S'arrêter  
Choisir les fleurs et se vider mais pas maintenant  
Choisir où et quand  
Pisser libre en riant  
Le jour est beau

## 11. TIR AU PIGEON - FÊTE POPULAIRE

Là-bas le petit mousse court à découvert  
derrière lui les fourches font des pas de géants fourches faux bâtons  
Ses jambes sont si courtes il a déjà tellement couru  
Le petit mousse  
20 Francs

Armés jusqu'aux dents le brave pêcheur breton  
Accroché à sa gaffe au mirador des ports  
La moindre barque est enchaînée  
Délit de promesse

À Sauzon deux sont repris dans un bateau de pêche  
À la criée 40 Francs

Mr S... s'amuse à la foire au colon  
On court on tourne la piste est grande cette fois.  
On découvre l'île  
Les vacances c'est fait pour ça  
240 Francs

Quelques pas dans l'herbe  
Quelques coups de bâton  
Sur la piste folle le bal n'en finit plus de tourner  
Ce ne sont que des enfants dit la vieille  
Monsieur S... rit elle peut remballer sa mule

Les bons pères de famille ont l'œil carnassier même les femmes même les  
enfants  
Ils ont un don pour ça les enfants  
S'ils se mettent à chercher  
Ils ont un don pour ça  
Ils ne gagnent rien mais que c'est bon de jouer que c'est bon de courir que c'est  
bon de voir les grands qui hurlent et qui se ruent que c'est bon de jouer ensemble  
PA-PA  
400 francs

En marche en marche en marche en marche aux marches du Palais 'y a une tant  
belle fille lon la 'y a une tant belle fille  
La fille c'est comme ça que le gros m'appelait  
En marche en marche en marche en marche aux marches du Palais 'y a une tant  
belle fille lon la 'y a une tant belle fille  
En cage en cage en cage les poules haillons  
En cage en cage les poussins de la nation

## 12. ENVOL

Être le dernier. Savoir se cacher.

*« Sois lézard écoute ton cœur si tu ne sais pas où fuir c'est que tous les chemins  
sont des pièges alors attends une voie s'ouvrira »*

Mais si tu ne sais pas non plus où te cacher ? *« Alors improvise »*

Improvise !

Vu ! De sang la horde des outils gavés de terre qui veulent s'abreuver

Vu ! Les chouans de la mer en habit de bon sens hurlant haranguant leurs abys-  
ses intimes contre l'enfant proie

Vu ! Les touristes jouer, serrer leur droiture à l'étouffement

Vu ! Leur conscience sécuritaire exorbitée comme l'œil intact d'un lièvre au cro-  
chet du boucher

Vu ! L'échouage humain dans la terre noyée terre prisonnière terre exacerbée au  
front des vagues

Entendu ! Le cœur rouge des enfants-têtes que les bruyères saignantes font  
tomber face contre mer

Vu ! Les épaves et les corps molles méduses qui ballottent dans le filin des  
voiles

Vu ! La vague engloutir les veines ouvertes de l'enfant qui s'écharpe sur des  
amas de roche

Vu ! un reflet d'enfant dans l'infini qui s'écume

J'ai vu le sable de mes dents.

J'ai vu la beauté des algues.

J'ai vu l'oiseau plonger.

J'ai vu.

**Je...**

*La mer ne rougit pas, elle blanchit tout. L'île reste la belle.*

*Quelque chose, pourtant, pourrit là-bas sur les landes, tapi sous les mousses grasses...*

#### BENOIT SCHWARTZ

Auteur et comédien, codirige la compagnie La Bao Acou dans les Côtes d'Armor, en Bretagne. Cécile Mangin a mis en scène le texte écrit et interprété par Benoit Schwartz en novembre dernier. La compagnie en a produit les deux variations *JÉ (se terre)* – forme acousmatique dans le noir et la solitude et *JÉ* forme pour le plateau, mènent le public vers l'enfant, de la relation organique à la métaphore.